

Saint Roch. Elle me rappelait de trop tristes souvenirs. J'allai habiter un autre quartier très loin, et ce fut cette fois sous le nom de Gironde. Mais pour moi, cela ne suffisait pas. Je voulais mettre plus de distance entre vous et moi. Vous avez pu constater que j'avais reçu quelque instruction.

—Tu n'es pas un sot. Il s'en faut de beaucoup.

—Je passai mes examens pour le volontariat d'un an.

—Toi ?

—Oui.

—Pourquoi faire ?

—Pour être soldat comme l'eût été Gironde, s'il avait vécu.

—Mais tu n'es pas Français, tu es Italien.

—Qu'importe, ce qu'il fallait, c'était vous fuir.

—Tu as donc bien peur de moi ?

—C'est vrai, je l'avoue, ne tenez-vous pas ma vie ?

—Tu exagères, mais continue, tu m'intéresses.

—Je passai mes examens et je fus reçu. Je fis mon volontariat et je sortis, sans avoir reçu une seule punition et avec le grade de sous-officier. Je ne m'en contentai point. C'était une vie nouvelle que j'avais recommencée. Je la voulais la plus honorable possible. J'aurais voulu donner de mon sang pour effacer l'affreux souvenir qui toutes les nuits me hante, le souvenir de ce tiroir ouvert et fracturé, le souvenir de ma pauvre Aimée, agonisant dans son taudis, alors que je ne pouvais la secourir. Je passai d'autres examens. Je fus reçu encore et je suis sous-lieutenant de réserve dans l'infanterie.

—Et ton régiment ?

—Le 145e de ligne.

—En garnison à Nancy ?

—Oui.

—Tiens, c'est curieux. Je connais la femme du colonel.

—C'est peu probable, car le colonel vient d'être nommé ; il revient du Tonquin et n'a pas encore paru à son régiment.

—Juste, mon fils. Sais-tu son nom ?

—Oui.

—Le comte Georges de Cheverny, est-ce cela ?

—En effet.

—Ma foi, le hasard arrange bien les choses, mieux probablement que je n'aurais pu le faire moi-même. Le colonel de Cheverny, j'aime autant te le dire tout de suite, car malgré ta résistance, tu accepteras certainement mes propositions, le colonel est le mari de la mère.

—Ma mère ?

—Oui, de celle qui sera ta mère.

—Je viens de vous raconter ce que j'avais fait pour recommencer ma vie. Tous ces efforts seront-ils perdus ? N'aurez-vous pas pitié de moi ? Ah ! je sais que vous avez le cœur dur. Si jadis vous aviez cédé quand je vous suppliais, vous ne m'auriez pas excité à commettre un crime. Cependant je vous implore de nouveau. Cette fois je ne suis coupable de rien. Si vous avez besoin d'un complice, cherchez-le autre part. Pourquoi m'avoir choisi, moi, puisque je veux rester honnête ? Depuis un an, je suis le secrétaire de M. Antoine de Pontalès, le député dont vous connaissez le nom, assurément.

—Mieux que le nom. J'ai été son intendant.

—Il m'estime beaucoup. Je ne puis dire qu'il a de l'affection pour moi, car je crois qu'il n'en a pour personne. Je lui ai rendu quelques services. Il m'aidera à faire fortune. Je crois avoir une certaine entente des affaires. J'arriverai à être riche sans escroquerie, en restant honnête homme. Votre intervention dans ma vie peut déranger toutes ces combinaisons. Vous allez m'obliger à quitter, chez M. de Pontalès, la place qui me fait vivre et à fuir le monde qui me recevait.

—Au contraire, ce monde, tu le fréquenteras d'autant plus librement que tu serviras mes projets. Réfléchis que Pontalès est le frère de Mme de Cheverny et que Mme de Cheverny te croira son fils. Elle fera donc tout ce qui dépendra d'elle pour te servir auprès de son frère.

—Vous avez réponse à tout, je le vois, dit Moriani avec lassitude.

—Crois-moi, mon fils, c'est perdre son temps que de discuter comme nous le faisons. Accepte, je te conseille.

—Non. Je ne suis pas un malhonnête homme. Je me rappelle ma mère, que je n'ai guère connue, pourtant, car je l'ai perdue alors que j'étais tout petit. Elle avait, autant qu'il m'en souvient, une douce figure éclairée par de grands yeux noirs et bien qu'elle fût jeune, les cheveux tout blancs, ils avaient presque subitement blanchi après une maladie. En vous servant contre Mme de Cheverny, cette mère qui pleure son fils, je croirais offenser la mienne. Il me semblerait voir son visage s'irriter et de ses lèvres, qui n'ont jamais prononcé que des paroles de tendresse, tomber des menaces et des reproches. Je ne veux pas.

—Il le faut.

—Vous n'avez donc jamais connu votre mère, vous ?

—Si, mais il y a si longtemps !

—Mon Dieu, comment faire ?

—Accepte.

Moriani se tordait les mains. Le crime d'autrefois, ce fatal moment d'oubli, se relevait contre lui. Il le payait durement. C'est en vain qu'il essayait de se débattre. Aucune issue ne lui était ouverte. Il était enfermé par Patoche dans un cercle d'airain. Rien ne pouvait le sauver. Il fallait courber la tête et se soumettre. Qu'il refuse encore et il est perdu. Si Patoche ne le livre pas, il n'a qu'à montrer à Pontalès le papier signé qui est la preuve de son crime, et honteusement il sera chassé. Et son crime le poursuivra ainsi, partout où il se présentera. Oui, il est perdu. Il aura voulu être honnête. Il n'aura pas pu. La fatalité du crime le reprend. C'est comme un torrent qui l'entraîne, le roule dans ses vagues, l'assourdit de son grondement tumultueux. Et, fermant les yeux, il se laisse aller à ce qui l'emporte. Seulement il a une crispation sur les lèvres, un sourire amer et désabusé. Cela seul indique son désespoir.

Patoche suit les variations d'impressions qui passent sur cette physionomie mobile. Et il est bon juge, Patoche. Son visage flasque, blanc et mou cache, sous la graisse bouffie qui voile presque ses yeux, une astuce très grande et une profonde connaissance du cœur humain. Il comprend très bien qu'en Moriani l'honnêteté livre son dernier combat. Mais elle est vaincue. Il attend, avec patience, pour recueillir le fruit de sa victoire.

—Soit, donc, fit Moriani. Vous êtes mon maître. Ordonnez.

—Je suis enchanté de te voir plus raisonnable. Tu n'en seras ni plus ni moins honnête. Je t'offre le bonheur. Prends donc ce que je t'offre.

—Je serai, entre vos mains, un instrument passif. Je ne ferai qu'exécuter vos ordres. Je les exécuterai tous, mais je ne les préviendrai pas. Je ne ferai qu'obéir.

—Je préférerais un peu plus d'initiative ; mais tu es libre.

—De l'ignoble intrigue à laquelle vous m'associez forcément, je n'entends retirer aucun bénéfice. Je sers vos desseins. Rien de plus. Je ne veux pas être payé.

Patoche fut un peu surpris, mais il répliqua :

—A ton aise. Est-ce tout ?

—Non. Croyez-vous que devant cette mère dont les yeux pleins de larmes me contempleront avec autant d'effroi que de bonheur, je ne me troublerai pas ?

—Cela n'aura qu'un temps, je te l'ai dit et ne te forge pas de difficultés à plaisir ; la chose sera plus commode que tu ne le crois. Ainsi tu ne reviens pas sur ta décision ?

—Ma volonté n'est pas libre.

—Écoute donc les instructions que j'ai à te communiquer.

Patoche, brièvement, clairement, raconta l'abandon du fils de Marguerite, la date, les menues circonstances de temps et de lieux. Il fallait que l'histoire que Gironde raconterait coïncidât avec les souvenirs de Marguerite. Patoche ne parla pas de Routard. Au lieu d'un rétameur ambulancier, ce fut un charbonnier faisant du charbon dans la forêt qui l'avait recueilli. Le charbonnier, changeant de canton, avait emmené le petit. C'est ainsi que les recherches désespérées de Marguerite n'avaient pu aboutir. Il lui répéta plusieurs fois tous ces détails en ajoutant d'autres au fur et à

mesure qu'ils lui revenaient à la mémoire. Et quand il eut achevé :

—Maintenant, tu es bien vraiment pour quelques mois le fils de Mme de Cheverny. Il ne te manque rien. Je vais prévenir ta mère.

Il s'arrêta et reprit avec un farouche regard :

—Je vais prévenir ta mère du bonheur qui l'attend. Je te ménagerai ton premier rendez-vous avec elle.

Gironde eut un geste de découragement.

—N'ai aucune crainte. Je ne te quitterai pas. En cette grave conjecture je te prêterai l'appui de ma présence.

Et il sortit sur ce mot. En se retrouvant dans la rue de Corcelles, il se frottait les mains ; en somme il avait réussi. Il avait craint de se heurter, chez Moriani, à une inébranlable volonté. Maintenant, il était sûr du succès. Il ne voulait pas perdre de temps, et de la rue de Corcelles, sans prendre la peine de rentrer chez lui, il se rendit rue Ampère, à l'hôtel Cheverny. Le concierge, le voyant si mal mis, eut quelques hésitations à le laisser monter.

—Madame la comtesse est sortie, dit-il.

—Pour les autres, dit impudemment Patoche, mais pour moi, je suis certain que Mme de Cheverny sera chez elle.

Il tira une carte à son nom, inscrivit au crayon : "Ancien intendant de Ma'palu" et la tendit au concierge.

—Portez cela. J'attends.

Quelques instants après le concierge revenait et le précédait jusqu'au salon. Marguerite entra presque aussitôt. L'oiseau de proie avait été patient. Dans les branches pendant de longues journées, il avait guetté sa victime. A présent, il la tenait. Elle était à lui. Et sans doute cette pensée vint à Patoche, car il grommela :

—Je ne la lâcherai pas.

## VI

Marguerite n'était pas venue sans un certain trouble à l'appel de cet homme. Jamais plus, de puis vingt ans, elle n'avait entendu parler de lui. Elle le croyait mort. Et voilà qu'il reparait tout à coup. Son instinct de femme lui faisait pressentir quelque mauvaise aventure. Et l'aspect sale et repoussant de Patoche n'était pas fait pour dissiper ce pressentiment. Elle le reconnut à peine, tant il ressemblait peu, ce gros homme ventru, au paysan sec et astucieux qu'elle se rappelait et qui jouait je ne sais quel rôle louche de curieux méchant dans ses souvenirs de jeune fille. Elle ne lui indiqua pas de siège et resta debout, voulant ainsi l'obliger à faire de même et à abrégé sa visite. Il comprit et avec son aplomb habituel, se laissant tomber nonchalamment dans un fauteuil, il croisa les jambes.

—Vous ne m'attendiez pas, madame ; il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

—Monsieur, dit Marguerite avec hauteur, mes domestiques ont l'habitude de me parler à la troisième personne.

Patoche ne répliqua rien, mais son œil faux glissant sous sa paupière grasseuse, alla s'arrêter dans les yeux de Marguerite.

—Toi, pensait-il, je vais te rabattre le caquet.

—Que puis-je faire pour votre service, monsieur ? disait la comtesse.

—Vous madame, rien. Je ne viens pas demander. Je viens offrir. Et s'il est un service que l'un peut attendre de l'autre, c'est de moi assurément, non de vous, que viendra ce service !

—Je serais donc votre obligée ?

—Pas encore, vous le serez tout à l'heure.

—Expliquez-vous.

—Je ne viens pas pour autre chose.

Il se releva, marcha par le salon, se dandinant, s'essayant à l'élégance et les mains derrière le dos.

—Madame, vous êtes riche, vous avez un mari qui vous adore et que vous adorez, une fille qui, paraît-il, est charmante, un fils qui vous donne toutes les satisfactions. Vous avez donc à peu près tous les bonheurs, car vous avez avec cela la beauté, une beauté de fleur épanouie, que j'ai connue jadis éclatante, déjà, quoique en bouton.

(A suivre)